

L'invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIII^e-XIX^e siècles). Sous la direction de SARGA MOUSSA et ALEXANDRE STROEV. Paris, Institut d'Études Slaves, « Eur'Orbem. Cultures et Sociétés de l'Est 50 », 2014. Un vol. de 232 p.

Issu d'un colloque qui s'est tenu à Lyon en 2010, le volume rassemble dix-neuf contributions solidement documentées portant sur plusieurs sortes d'écrits (viatiques, savants, littéraires, diplomatiques, journalistiques) au travers desquels se formèrent en Europe et notamment en France, depuis le XVI^e siècle, les représentations de la Sibérie. « L'invention » annoncée par le titre n'a point statut inaugural : le XVIII^e siècle produit plutôt, notent S. Moussa et A. Stroev en introduction, une « redécouverte » qui l'érige en objet de savoir historique, géographique et ethnographique. Sans abolir pour autant la part du rêve, voire de l'affabulation, polarisée sur les aspects exotiques (froids extrêmes, immensités désolées, forêts profondes, bestiaire étrange, humanité « sauvage ») de régions qui suscitent la crainte et la curiosité, invitant aux voyages véritables ou imaginaires et inspirant ces récits factuels ou fictifs que l'ouvrage aide à recenser.

La première partie considère des relations de voyages (notes et journaux personnels ou textes destinés à l'impression) afin de repérer les sources qui les alimentent, de préciser l'identité des auteurs et les circonstances de la rédaction, d'analyser leurs dispositifs d'écriture et d'illustration. Pour la première description française de la Sibérie, parue en 1687 dans *Le Mercure galant*, deux manuscrits français conduisent à remonter vers une source russe dont le tout premier rédacteur, Nikifor Venioukov très probablement (comme le démontre Aleksandr Lavrov), utilisa les données qu'il avait recueillies en tant que secrétaire d'une ambassade moscovite en Chine. Encore fallut-il, avant d'aboutir à la publication parisienne, des relais français, tel ce Mr d'Ablancourt auquel Venioukov communiqua cartes et renseignements confidentiels avec une facilité sur laquelle s'interroge le chercheur.

L'étude consacrée (par Natalia Kopanova) au livre de Nicolas Witsen fait écho à la précédente, en particulier quand elle s'intéresse au père jésuite Philippe Avril, l'un de ces savants qui, empêchés de visiter la Sibérie, ont réuni sur elle une ample documentation. Witsen, qui séjourne à Moscou et ne se rend pas non plus en « Tartarie », compile avec beaucoup de sérieux les informations puisées chez plusieurs prédécesseurs. Mais l'amour-propre de l'érudit néerlandais réclame son dû : ayant réalisé une carte, il la compare à celle déjà publiée par le père Avril, rectifie celle-ci au passage et revendique âprement la paternité de renseignements consignés dans l'ouvrage du jésuite français. L'article suivant (de Nikolai Kopanev) atteste lui aussi combien l'élaboration, la détention, la copie, la correction et la diffusion des cartes mobilisent tant le soin jaloux des auteurs et des éditeurs que la vigilance des autorités : l'astronome français Joseph Nicolas Delisle, professeur à l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, perd son crédit en Russie quand on l'accuse d'avoir copié sans permission des cartes de la Sibérie ; Gerhard Friedrich Müller lance un opuscule attaquant les travaux cartographiques de Delisle, déclaré coupable à la fois d'erreurs et de plagiat. Lorsque, dûment autorisé par Catherine II, Müller publie enfin sa propre carte du Kamtchatka et des côtes de la « mer Glaciale », étayée sur les dernières découvertes des explorateurs russes, ce document constitue le fleuron de la version française de son livre édité en Hollande (1766) après les versions russe (1758), allemande et anglaise. Cet exemple fait entrevoir les coulisses de la constitution et de la diffusion du savoir géographique dans l'Europe des Lumières.

Tous les témoignages ne méritent pas un égal crédit. Ainsi le voyage sibérien prétendument effectué en 1781 par l'auvergnat Gilbert Romme semble-t-il bien (selon Alexandre Tchoudinov) s'être arrêté à l'Oural, dans la région de Perm où le futur Montagnard, alors précepteur du fils du comte Alexandre Stroganov, accompagnait ce dernier : l'emploi français du toponyme « Sibérie » est encore assez lâche à l'époque pour recouvrir ce genre d'imprécision. De plus, les auteurs de récits de voyage n'ont pas tous les mêmes objectifs. Si le journal tenu par Alexander Amatus Thesleff lors d'une ambassade manquée (1805) de Russie en Chine permet de savourer maints détails pittoresques et parfois drolatiques, mis en valeur par le bon sens du diariste et la vivacité de

sa plume, Thesleff ne comptait pas publier ces pages (Michel Cadot). Il en va autrement des carnets remplis par l'éminent slaviste Jules Legras lors de ses trois voyages (1895-1902) en Sibérie, abondant matériau dont une partie se retrouvera, filtrée, décantée ou remaniée dans ses publications (Olga Danilova). Legras examine les modalités et les conséquences de la colonisation russe en Asie, l'impact du Transsibérien (« terrible et brutal instrument de progrès et d'invasion », p. 73) sur la vie économique, sociale et morale des habitants. Il montre le processus ravageur mis en branle par les Occidentaux arguant de ce qu'ils nomment « la civilisation », et rejoint ainsi l'opinion des régionalistes sibériens dénonçant dans l'exploitation de ces vastes contrées la spoliation subie par les autochtones.

La deuxième section du recueil s'intéresse aux représentations contrastées de la Sibérie émanant des écrits viatiques, épistolaires ou journalistiques : « enfer ou paradis ? ». Soldats devenus prisonniers de guerre, ingénieurs, médecins, précepteurs, militaires sont autant d'échantillons de la présence française dans ces régions au XVIII^e siècle (Vladislav Rjéoutski). Nombre d'officiers y résident librement, mettant leurs compétences techniques ou administratives au service des autorités locales, tel Thomas de Villeneuve de Trans, commandant militaire de Tomsk jusqu'à sa mort en 1794. L'intérêt des Français pour la Sibérie se marque aussi par le nombre des explorateurs qui la parcourent, que ce soit dans le cadre d'expéditions montées par des Russes ou en concurrence avec eux. Mais d'autres voyages naissent du concours des circonstances et durent au gré des caprices du sort. Tandis que J.-B. Barthélémy de Lesseps se rend du Kamtchatka à Moscou, porteur de documents confiés par l'illustre comte de La Pérouse, et transcende ce rôle de simple courrier en relatant par le menu les observations glanées au fil du trajet, la destinée de l'obscur J.-P. Varenne des Carrières, une fois éclairée par les archives, recèle un vrai potentiel romanesque. La Sibérie des soldats napoléoniens en exil (Marie-Pierre Rey) se dessine à travers leurs lettres, dont un petit nombre subsiste aujourd'hui, et quelques récits encore plus rares, comme ces *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée* édités en 1907 par le petit-fils de l'auteur, Honoré Beulay. On trouve là des détails sur les itinéraires des prisonniers, la durée des étapes, les conditions terribles (froid, faim, fatigue) qui causent la mort de beaucoup d'entre eux. Mais Beulay ne se borne pas à relater les souffrances éprouvées, il consigne des remarques sur les populations côtoyées, sur des villages dépeints comme misérables, sur des villes (Oufa) où il admire l'excellence du français pratiqué par l'élite locale et déplore le poids de la bureaucratie tsariste, hypertrophiée, inerte et corrompue.

Les contributions suivantes adoptent un point de vue plus panoramique, synthétisant les données individuelles et les aperçus monographiques. C'est ainsi qu'on aborde (Carole Chapin) la presse périodique du XVIII^e siècle, qui contribue à populariser certaines images de la Sibérie. La confrontation des corpus français et russe mène à dégager les particularités de chacun, mais sur la base d'une caractéristique commune distinguant le texte de périodique du texte savant, auquel le premier sert fréquemment de relais par le biais des comptes rendus d'ouvrages. Le tableau journalistique de la Sibérie, tel qu'il ressort de cette étude, réunit de multiples facettes : enfer glacé des exilés, « paradis des scélérats » (p. 103), contrée peuplée de barbares, territoire fabuleusement riche dont quelques plumes enclines à la propagande vantent l'admirable gestion par Catherine II, enfin berceau d'une sagesse naturelle, quasiment édénique, telle qu'un philosophe des Lumières peut la rêver – sauf à être contredit dans l'espace maintenu ouvert par le dialogue polémique entre journaux et revues. La Sibérie utopique des Lumières mérite à coup sûr un développement à part (Alexandre Stroev) montrant par quelles voies « le discours utopique se greffe sur le discours savant » (p. 111) et sur l'invention romanesque. Les représentations de l'humanité sibérienne convoquent en effet le mythe primitiviste, par ailleurs si répandu, du bon ou du mauvais sauvage, qui confère à ces contrées un double aspect, terrible et idyllique. L'imaginaire de la Sibérie en fait même l'un des derniers asiles d'une morale naturelle qui sous la plume de Sade (*Histoire de Juliette*) n'a rien d'angélique. Observation et spéculation se marient pour rendre compte d'une immense étendue où subsistent les vestiges d'une préhistoire énigmatique (restes de mammoths) et les traces hypothétiques d'une histoire mâtinée de légende – ainsi, le royaume du prêtre Jean n'aurait-il pas là son siège plutôt qu'en Éthiopie ? La tentation est donc forte de projeter une quête

d'origine anthropologique, historique ou mythologique sur l'exploration de ces lieux encore mal connus.

L'expérience du voyage volontaire ou de l'exil forcé permet d'observer comment les habitants accueillent l'étranger de passage : la Sibérie est-elle un pays hospitalier (Galina Kabakova) ? Que les réponses soient partagées ou nuancées ne saurait étonner vu la diversité des milieux approchés (autochtones, colons russes, officiels) et des situations. L'intérêt ethnographique de récits décrivant la manière de traiter les hôtes se double d'une problématique qui traverse du reste plusieurs contributions : qu'en est-il de la *civilisation* en Sibérie ? Quel contenu donner à ce mot dès lors que le « barbare » du Nord ou du grand Est s'avère souvent plus humain et plus vertueux que l'homme venu de l'Ouest (Russie, Europe) ? Les problèmes de typologie inhérents à toute démarche descriptive, et plus encore à l'approche scientifique, surgissent aussi à propos du décor sibérien : s'agit-il d'un « paysage du Nord » et en quoi consiste la « nordicité » de la Sibérie (Alain Guyot) ? Le corpus dépouillé pour traiter la question ajoute aux écrits des voyageurs par nécessité (mission, fonction, punition) rencontrés avant 1800 ceux des voyageurs par choix qui dominent après cette date, ouvrant la Sibérie au tourisme moderne et littéraire. L'examen fait ressortir la difficulté que trouvent la plupart à subsumer les traits observés (sol, climat, lumière, végétation) sous la catégorie du « nordique » et à définir par ce terme la spécificité d'un territoire où règnent d'aussi violents contrastes de paysages et de saisons. Quant au sentiment esthétique, il tarde à s'émuvoir devant ces espaces longtemps jugés tristes, monotones, ennuyeux : l'exotisme de la désolation suscite moins d'enthousiasme que d'effroi. La sensibilité à la nature sibérienne, à sa démesure, à sa beauté mélancolique ne s'éveille vraiment qu'à l'âge romantique, quand l'évolution du goût valorise les catégories du sublime et de l'infini.

Ce qui précède achemine le lecteur vers la troisième section de l'ouvrage, entièrement dévolue au XIX^e siècle. La littérature française édifie alors un monde fictionnel de la Sibérie (Charlotte Krauss) fondé sur des schémas et sur des stéréotypes d'autant plus stables dans le temps que ces écrits ne visent pas d'abord à documenter sérieusement des réalités vérifiables. Ainsi voit-on les mêmes clichés sibériens se combiner et recombinaison au gré de dispositifs fictionnels propices à la fantaisie : qu'il s'agisse du vaudeville peu connu *Frogères et Loupin, ou le voyage en Sibérie* (1836) de Lhérie et Brunswick, du roman *Le Maître d'armes* d'A. Dumas (1840) ou d'un récit de voyage fictif comme *Michel Strogoff* de J. Verne (1876), ces textes configurent une Sibérie « résolument imaginaire » (p. 161). Il en va tout autrement pour la lettre rédigée en français par l'écrivain pétersbourgeois Alexandre Bestoujev, décembriste exilé, à l'adresse du jeune savant berlinois Georg Adolf Erman, rencontré à Yakoutsk et qu'il veut aider dans ses recherches (Anne-Victoire Charrin). Comme dans ses œuvres dites « sibériennes » déjà écrites, Bestoujev manifeste un grand intérêt pour le mode de vie des Yakoutes et se préoccupe de le décrire avec exactitude, s'attachant par exemple aux nourritures, aux rituels religieux, à l'art des conteurs. Non contente de déployer « une véritable poésie » (p. 274) des grandioses décors naturels, la *Lettre au docteur Erman*, qui sera bientôt publiée en russe (1831), s'interroge sur les relations entre sciences exactes et savoirs populaires, comme sur l'inaptitude des premières à réguler les rapports humains.

Remarquable se révèle la fortune dont jouit en France, tout au long du siècle, la figure de Prascovie Lopouloff (Sarah Al-Matary). Tenant à la fois de l'histoire et de la fiction, la jeune Sibérienne circule d'abord de Sophie Cottin (1806) à Xavier de Maistre (1825), qui entreprend de rectifier l'image lénifiante proposée par la romancière. Elle se démultiplie ensuite dans un flot de textes qui adoptent et remodelent le personnage, toujours pour l'ériger en modèle éducatif, selon une optique religieuse, patriotique ou simplement morale. Modèle de courage, de piété et d'amour filial, choyé tant par les éditeurs catholiques que par les manuels scolaires de la III^e République, la jeune fille incarne « une valeur sociale fondamentale : le devoir » (p. 187) qui permet d'assimiler l'étrangère pour en faire une héroïne nationale utile à l'éducation des enfants de France.

Les voyageuses qui publient dans *Le Tour du monde*, journal fondé en 1860 et destiné au grand public, portent-elles sur la Sibérie un regard spécifiquement féminin (Marie-Laure Aurenche) ? La réponse est résolument négative, et d'ailleurs les signatures féminines considérées cachent pour

la plupart des rédacteurs ou des arrangeurs masculins qui donnent leur forme ultime aux écrits de leurs consœurs. Jules Verne lui-même doit faire quelques concessions – menues, il est vrai – à son éditeur avant de publier *Michel Strogoff*, où la peur déjà ancienne des « hordes tartares » se trouve réactivée (Sarga Moussa) : ce roman développe un « imaginaire racial » (p. 213) du nomade tartare et musulman, mû par un instinct atavique qui le porterait à l'invasion et au pillage, menaçant la Russie urbaine et chrétienne.

Ce dernier point illustre un constat à tirer de l'ensemble des études : la représentation française de la Sibérie se construit parfois, comme ici, en antithèse de la Russie européenne, et plus souvent en miroir grossissant de celle-ci. La Sibérie offre alors une « image hyperbolique de la Russie » (p. 111), sa « quintessence » (p. 127), un concentré de « tous les fantasmes français » (p. 155) sur ce pays. Fantasmes axés sur la notion d'extrême, suggérant aux auteurs de l'introduction un rapprochement avec le discours dit « orientaliste », jusqu'à présent mieux étudié. Cette piste comparative mériterait d'être suivie et explorée, d'autant que la boussole guidant les voyageurs et les écrivains vers ces latitudes hésite entre le Nord et l'Est. L'un des attraits du recueil réside, outre l'intérêt des matériaux réunis et la qualité propre de chaque contribution, dans les recoupements qu'il rend possibles autour de thèmes récurrents : la créature mythique en forme d'agneau végétal appelée *boranets* (p. 120, p. 159), les tares de l'administration russe (p. 98, p. 130), l'homme sibérien réputé « naturel » (p. 116, p. 137). L'index permet de systématiser ces croisements entre les divers articles quand ils concernent des hommes : missionnaires tel le père Avril (seul de sa qualité à avoir retenu l'attention dans cet ouvrage), exilés illustres devenus personnages fictionnels, tel le prince Alexandre Menchikov, voyageurs émérites tel l'officier de marine britannique John Dundas Cochrane, etc. Sans compter bien sûr tous les auteurs mentionnés par le texte ou les notes, ces dernières faisant office de bibliographie et pouvant ouvrir à d'autres recherches. On peut certes regretter l'effet limitatif de la périodisation choisie (XVIII^e-XIX^e siècles), plus liée sans doute aux domaines de spécialité des contributeurs qu'à une option théorique concernant l'histoire globale du concept de Sibérie¹, histoire dont une esquisse, pour le moins, eût utilement complété l'ouvrage. Cette publication n'en est pas moins bienvenue : associant des chercheurs russes et français, elle concourt à cartographier un champ intellectuel et littéraire beaucoup plus vaste, où les fictions se mêlent à des savoirs qui circulent, tout en se consolidant peu à peu, d'un bout à l'autre du continent eurasiatique.

FRANÇOISE GENEVRAÏ

1 Voir, sur un objet voisin, Svetlana Gorshenina, *L'Invention de l'Asie centrale. Histoire du concept de la Tartarie à l'Eurasie*, Genève, Droz, « Rayon Histoire », 2014.